

L'INDÉPENDANCE

BELGE.

Edition du matin

Belgique : un numéro 20 centimes.

PRIX Bruxelles, 12 fr. par trimestre, 40 par année } payable
Province, 13 fr. » } d'avance
La France, 21 fr. » }
Allemagne, 21 fr. » }
Angleterre, 21 sh. » }
Autres pays, 12 fr. par trim., port en sus.

D'ABONNEMENT. Aux demandes d'abonnement doit être joint un mandat de poste ou autre à vue sur Bruxelles. Tout changement d'adresse doit être accompagné de la dernière bande.

CONSERVATION PAR LE PROGRES

ANNONCES ordinaires, 30 cent. la ligne. payables
RECLAMES (avant les annonces), 1 fr. 50 la ligne
FAITS divers (cour du jour), 3 fr. la ligne
Pour les annonces de France, s'adresser exclusivement à Paris, à
M. HAYES, rue J.-J. Rousseau, 54, ou à M. LAFFITE, BULLIER et C^e, 8,
place de la Bourse.
Pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, à MM. HASENSTEIN et VOGELER
à Francfort s/M., Hambourg, Cologne, Berlin, Leipzig, Dresde, Vienne, Breslau,
Stuttgart, Nuremberg, Prague, Munich, Bâle, St-Gall, Zurich, Genève et Lau-
zanne; p^r l'Angleterre, à Londres, à M. A. MAURICE, 13, Tavistock-Row, M. G.
STREET, 20, Cornhill, E. C. N. F. A. ALCAR, Clements Lane, 8, Lombard st.

Observatoire Royal.

8 août, à midi.

2 jour de la lune.

BAROMETRE OBSERVE.	751 ^m 96
THERMOMETRE centig. du barometre.	18° 5
TEMPERATURE centig. de l'air.	18° 7
Id. minimum depuis hier midi.	18° 3
Id. minimum depuis hier midi.	18° 3
EAU tombee.	1 ^m 40
VENT.	SSO
SOLEIL, lever.	4 h. 34 m.
Id. coucher.	7 h. 37 m.
LUNE, lever.	soir. 5 h. 14 m.
Id. coucher.	8 h. 36 m.

NOUVELLES DE FRANCE.

(Correspond. particulière de L'INDÉPENDANCE.)

Paris, 4 août.

Ce matin a paru le manifeste de la gauche républicaine; il est impossible de parler un langage plus clair, plus calme, plus digne, plus en harmonie avec tout ce qui se fait en France l'ordre et la prospérité du pays. Il suffit de comparer ce manifeste avec le rapport de M. Saint-Marc Girardin pour comprendre quel est l'avenir du pays et quels sont les hommes auxquels il entend désormais confier le soin de ses affaires.

Le manifeste, rédigé par M. H. Martin, apparaît comme une lumière qui éclaire toute l'obscurité nauséabonde du dernier plaidoyer du centre droit, se vantant de l'appui de M. Thiers dont on a conspué la ruine, et embrassant, pour l'étouffer, la république qu'on n'a pu détruire; un tissu d'hypocrisies piteuses et de compromis forcés, en mauvais style!

Quand on échappe à ces ambages filandreux, on respire vraiment en écoutant la parole loyale, logique, patriotique, de la gauche républicaine.

Le Cordeur Franklin à Nantes (Union républicaine), a voté à M. Thiers une adresse de félicitations pour son attitude républicaine.

Il se commencent en ce moment une excellente campagne dans les conseils d'arrondissement en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire.

Le ministre de l'instruction publique vient de créer à son département une division spéciale pour l'instruction primaire et d'en nommer comme titulaire M. Gréard, inspecteur général de l'instruction publique. M. Gréard s'est notoirement déclaré partisan de l'instruction gratuite et obligatoire.

Pendant la prorogation, M. de Goulard, ministre des finances est attendu dans les Hautes-Pyrénées; le ministre de l'Agriculture et du Commerce, de son côté, doit, dit-on, visiter Rouen, le Havre, Caen, Vire, Nantes, etc.

On annonce l'arrivée d'un général délégué de la guerre à Châlons (Marne-et-la-Seine), pour la création d'une école d'artillerie.

C'est le 16 août que H. de Guillaumont cite l'autorité du département de Landes pour exister indûment faite, selon l'ex-député, de brochures bonapartistes.

Les baux passés par l'intendance militaire dans les départements de la Marne et de la Haute-Marne, pour les troupes allemandes, sont réduits; en revanche on passe en l'été des tracts pour les haraquements dans les départements où l'armée d'occupation doit se replier.

Des personnes qui avaient été arrêtées par l'autorité allemande à Eprenay, ont été rendues à la liberté.

La dernière guerre donne lieu encore à quelques publications intéressantes. Dans ce nombre, il faut citer les *Volontaires du génie dans l'Est*, par M. Jules Garnier, chef de bataillon du génie auxiliaire, et le *Bombardement de Paris par les Prussiens*, de M. le major de Sarrepoint, avec une carte très-curieuse de Paris bombardé.

M. E. de Girardin a répliqué par une brochure intéressante, *l'Homme et la Femme à l'Homme-Femme d'Alex. Dumas*.

M. Albert Wolff vient de publier chez Michel Lévy une étude de touriste très-curieuse, intitulée : *Le Zaire et la Carinthie, mœurs, paysages et légendes*.

Ce n'est point précisément parmi les publications intéressantes, mais parmi les publications instructives qu'il faut mettre le pamphlet dirigé de M. le vicomte de Lorgey, député des Côtes-du-Nord, adressé à M. Adolphe Thiers et qui vient de paraître chez Dentu. On n'a pas idée de ces divagations plus ou moins poétiques, où la forme est au niveau du fond, et dont vous pourriez apprécier le bon goût, quand je vous dirai qu'à la fin le député soi-disant satyrique fait allusion à la mort de M. Thiers, tout en donnant à entendre que le président de la république serait bien capable de faire de sa mort supposée une sorte de réclame. C'est du moins ce qu'on croit comprendre dans les obscurs alexandrins de ce lourd factum que l'auteur, du reste, aide un peu à exécuter par son troisième et quatrième vers qui voici :

Ma langue s'embarrasse... elle hésite... et les mots Jamais à mon apert n'arrivent à propos.

Est-ce une excuse? ou bien est-ce une explication? Je doute que le libelle royal de M. de Lorgey le conduise à l'Académie française; mais ce qui pourrait bien lui arriver, c'est qu'il ferait l'accès de l'Assemblée prochaine.

(Correspond. particulière de L'INDÉPENDANCE.) Versailles, 4 août.

La préoccupation à laquelle des cercles parlementaires de la majorité, c'est la future loi électorale. En se dispersant aux quatre coins de l'horizon, les députés se sont mutuellement recommandé de méditer sur cette loi à laquelle ils attachent une importance capitale.

Et la sécurité de Berthe. En retournant à pas lents à sa demeure, il avait le vague espoir qu'il succéderait aux crises violentes, il songeait continuellement à ce que l'avenir lui réservait de combats et de souffrance, et aussi à la joie et à la reconnaissance de sa femme.

Elle était sur une chaise longue, près de la fenêtre, regardant la campagne et s'inquiétant de l'absence de Richard. Il la baigna au front et lui dit doucement : — Je resterais désormais près de toi.

Tu as donné ta démission? fit-elle en se soulevant par un soubresaut de plaisir et de crainte.

— Je vais la donner. — Il prononça ces mots d'un ton positif, mais sans chaleur. Son visage était impassible, son œil tranquille, sa voix ne trahissait point d'émotion; c'était un fait qu'il énonçait.

Berthe ne dit plus rien, elle se laissa retomber sur ses coussins, et garda seulement la main de son mari entre les siennes. Cette main ne tremblait pas, elle était inerte. La jeune femme fut prise d'un frisson. — Ah! murmura-t-elle si bas que Richard ne l'entendit point, que ne puis-je l'aimer comme il voudrait être aimé! Je ne suis pas libre, et je ne peux pas.

HENRI RIVIÈRE.

(Revue des Deux-Mondes.)

(La suite à demain.)

B. MARDI

On s'abonne :
BRUXELLES, rue Fossé-aux-Loups, 62;
PROVINCES, dans tous les bureaux de poste;
PARIS, Havas, rue J.-J. Rousseau, 51;
ALLEMAGNE, AUTRICHE, SUISSE (principales villes),
Haseinstein et Vogeler;
LONDRES, Cornhill and son, 2, St-Anne's Lane; Delizy,
Davies et C^e, n° 4, Finch Lane, Cornhill; 1, Cecil St.,
Strand; Smith and son, 486, Strand; A. Maurice, 13,
Tavistock Row; Aug. Siegel, 110, Leadenhall Street.
AMSTERDAM, B. Esenhardt, libraire;
LA HAYE, Boelhaave frères, libraires;
ROTTERDAM, M. Nygh et Van Dimer, libraires
LUXEMBOURG, au bureau de poste;
ROME, Merle, rue de la République, n° 10;
GENÈVE, Crétinovich, place de la Poste, 21;
FLORENCE, Viesseux, cabinet littéraire;
NAPLES, Deiken et Rocholl;
MADRID, Alphonse Duran, Bailly Baillière;
CONSTANTINOPLE, Christian Roth, libraire;
SIXANE, Decipris et C^e, libraires.

BRUXELLES, 3 août.

REVUE POLITIQUE.

Trois journaux de Paris, le *Sicéle*, le *Rappel* et le *Evénement*, publient le texte du manifeste républicain rédigé par M. H. Martin et dont nous avons donné hier une très-brève analyse. Ce document est signé par vingt-trois membres. Mais le *Rappel* annonce que huit signatures doivent encore y être apposées. On a remarqué l'absence de celles de M. Gambetta et de plusieurs de ses amis. Ce ne peut être à cause des paragraphes sur la dissolution, l'extrême gauche elle-même ayant décidé de ne pas organiser de campagne en vue de ce résultat, mais de laisser plutôt la majorité mourir d'inaction et d'impuissance. S'il y a des dissentiments sur d'autres points, ils ne peuvent porter que sur des questions de forme; car, pour le fond, les déclarations formulées par M. H. Martin, au nom de la gauche, sont très-claires, très-nettes, très-fermes et contrastent de la façon la plus heureuse avec la propagande et les tergiversations de la prorogation, où M. Saint-Marc Girardin a déployé la dernière expression publique des sentiments de la droite à l'égard de la république et de son président.

La démission de M. de Kératry occupe beaucoup les journaux. Les feuilles cléricales regrettent de perdre en lui un préfet à poigne qui résistait de son mieux leurs tendances réactionnaires. Il voulait pas seulement la dissolution du conseil général du département du Rhône, mais son remplacement par une commission administrative, tant il était convaincu que le corps électoral lui aurait renvoyé les honneurs avec lesquels il était constamment en conflit. Le gouvernement a reculé avec raison devant cette espèce de coup d'Etat, et M. de Kératry ayant fait l'acceptation de ses propositions une condition absolue de son retour à Marseille, on ne peut considérer sa retraite comme définitive. Les Marseillais en recevront la nouvelle avec une vive satisfaction. Aux dernières nouvelles, ils étaient fort inquiets du départ de leur préfet pour Paris, bien qu'il eût été suivi de près par le maire M. Guinot, qui allait contrebalancer auprès du gouvernement l'influence des conseils et des renseignements de M. de Kératry.

On a dit, puis on a démenti, qu'il était question de confier deux grands commandements aux généraux Chanzy et Ducrot. Le *Journal des Débats* se dit en mesure d'annoncer que M. Thiers vient de placer le général Ducrot à la tête d'un corps d'armée dont le quartier général se trouvera à Bourges. Le général Chanzy est appelé à commander un corps d'armée qui aura son quartier général à Tours.

Les élections municipales ont commencé hier à Rome. D'après la loi, les membres du bureau doivent être désignés par les électeurs. Sur 24 bureaux, 23 sont composés entièrement de libéraux; un seul est cléricale. Le résultat est donc facile à prévoir. Il sera d'autant plus étonnant pour les cléricaux que l'influence des électeurs est très-grande.

Le lord chancelier d'Angleterre a donné sa démission à cause de l'affaiblissement de sa vue. C'est une grande perte pour le ministère et pour la parti libéral.

Une dépêche de Genève annonce que le tribunal arbitral pourra probablement rendre son jugement dans le délai d'un mois.

M. Thiers a adressé au roi d'Espagne une lettre, en date du 2 août, par laquelle il a exprimé la vive satisfaction qu'il a éprouvée en apprenant l'échec de l'attentat dirigé contre Sa Majesté. Le président de la république termine sa communication par l'assurance du vif intérêt que la France portera toujours à tous les événements qui pourront exercer de l'influence sur les destinées de l'Espagne, sa voisine et amie.

Les journaux catholiques espagnols publient une note identique, portant que, par ordre de don Carlos, communiqué en la forme d'une lettre de son secrétaire, M. d'Arjona, le parti carliste s'abstiendra complètement de participer aux prochaines élections.

La Correspondencia de Madrid dément le bruit d'après lequel le gouvernement espagnol aurait envoyé à l'étranger des agents chargés de chercher des fonds. Le président de la commission financière a seul reçu l'autorisation d'entendre les propositions qui pourront lui être faites à ce sujet.

Notre correspondant d'Athènes nous transmet le récit des incidents qui ont précédé le changement du ministère hellénique. C'est bien positivement la question de l'exil qui a été sinon la cause, du moins le prétexte de la crise. Le chef de l'administration nouvelle, M. Deligorgis, est notoirement l'adversaire intractable de toute concession ou transaction dans cette affaire, ce qui, par conséquent, ne permet plus d'espérer une solution prochaine et amiable. Néanmoins, la question devient brûlante; les gouvernements de France et d'Italie protecteurs des intérêts de leurs nationaux engagés dans l'entreprise présentent le gouvernement hellénique d'en finir. Celui-ci, d'après un télégramme d'Athènes du 2 août, se refusait à traiter la question par voie diplomatique et aurait déclaré qu'il s'en tenait.

LA FAUTE DU MARI (1)

PREMIÈRE PARTIE.

III (suite).

Ce fut pour Richard un coup de foudre. Rien dans la dernière lettre de Berthe n'annonçait qu'elle dût se mettre en route. Ce peu de mots que lui écrivait sa tante, où elle ne le tutoyait plus, témoignait d'un malheur dont il semblait être la cause. En grande hâte, il demanda et il obtint une permission de quelques jours, et se livra pendant tout le voyage aux suppositions les plus diverses et les plus alarmantes. En arrivant à Bréville, il descendit tout d'abord chez M^{re} de Redens. — Ah! malheureux enfant! s'écria la vieille fille, j'étais si désolée que je t'ai accusé. Dis-moi, tu ne viens pas trop tard!

— Qu'y a-t-il, ma tante?

— Il y a que ta femme est malade de chagrin. Elle se reprochait de ne t'avoir point suivi. Les Sanderuils s'en apercevaient, ils ne pouvaient se décider à la voir s'en aller. La lutte a été cruelle sans relâche; non qu'il eût un mot de prononcé, mais le cœur, l'existence même des

pauvres gens étaient en jeu. Et toi, tu demandais ta femme... et puis tu as cessé de le faire avec autant d'insistance. Elle s'est crue oubliée et n'a plus hésité. La suite nouvelle de son départ a été terrible pour ses parents. M. de Sanderuils souffrant depuis longtemps, a en une attaque dont il ne reviendra peut-être pas. Berthe s'est trouvée mal. Elle est dans la plus inquiète faiblesse; tu ne la reconnais pas.

M^{me} Desrèdes était en effet horriblement changée. Ses yeux, agrandis par la fièvre qui la minait, apparaissaient seuls dans son visage amaigri. Elle était plus blanche que ses vêtements de malade et passait de longues heures, impatiente et silencieuse, à regarder la pendule, car elle savait que Richard avait été prévenu, et elle espérait qu'il arriverait bientôt. Sa seule crainte était qu'il n'arrivât trop tard. Lorsqu'il entra, elle se souleva rapidement et tendit ses mains vers lui.

— Tu veillais donc, lui dit-elle, et tu m'aimais toujours? Dis-le-moi, j'ai besoin de l'entendre.

Richard la rassura par de douces paroles, tandis qu'elle de frissons elle pleurait dans sa poitrine. — On m'a fait beaucoup de mal, ajouta-t-elle tout bas, et j'en ai fait aussi. Il ne faut plus que tu me quittes, jamais, jamais.

— Non, répondit Richard pour la calmer et pris d'une suprême pitié pour la chère créature qui se débattait dans sa souffrance et dans ses terreurs.

— Votre présence la sauve, dit le médecin à

l'officier; mais d'ici à longtemps tout au moins ne la quittez pas.

La convalescence commença, lente et pénible. Bien que Berthe fût languissamment heureuse sous les regards et les caresses de son mari, ses forces ne revenaient point. Elle se levait quelques heures, se promenait au bras de Richard, et paraissait craintive et soumise avec lui. On dit qu'elle doutait que l'amour seul lui eût ramené son mari. Il eût été vrai que celui-ci se montra souvent taciturne et préoccupé. Il ne pouvait s'empêcher d'être froid envers M. et M^{me} de Sanderuils, qui de leur côté étaient contraincts et mal à l'aise avec lui. Ne se disputaient-ils pas, eux et lui, le cœur et la possession de Berthe? Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, et que de l'officier pouvait disposer étaient comptés, Richard sentait que, pour son bonheur et celui de Berthe, il avait une grande résolution à prendre. Il fallait qu'il emmenât sa femme, ou qu'il se résignât à rester auprès d'elle en lui sacrifiant son indépendance, son avenir et sa carrière.

— Il faudrait que tu donnasses ta démission, lui dit un soir sa tante, — et comme il ne répondait pas : — Je ne suis pas bien riche, mais tout ce que j'ai appartient, et cela le fera une dot. Tu ne pourrais pas de ta femme.

— Voilà donc le mariage! fit-il en se levant avec une douleur sourde.

— Tu dis là un mot cruel, Richard.

— Je le sais bien; j'avais pourtant rêvé autre

chose, avec Berthe surtout. Je la croyais tout à moi, tandis que pour la conserver, pour la sauver peut-être, elle me fait entrer dans une lutte avec moi-même où nous serons malheureux tous les deux.

Il fallait en finir. Par une après-midi d'automne, il se promena longtemps sur les rives de l'Eure, où il avait fait un jour de si beaux projets, où cette existence à deux, bien qu'il ne l'eût acceptée qu'après l'avoir débattue dans sa pensée, lui avait cependant paru noble et féconde. Cette fois, en tenant compte de la réalité triste, il se demanda si ses appréhensions d'autrefois n'étaient point justes, et s'il ne s'était pas mépris sur le caractère de sa femme. Il avait espéré l'enfermer dans son mouvement de désirs et d'ambition permise, et qu'il eût été fait, elle restait invariablement attachée à ses habitudes droites et calmes, à son dédain de tout éclat, à cette tendresse de cœur innée en elle, et qui la faisait l'indécise esclave des affections qui recevaient l'éclat de la chaleur et la vie. C'était une de ces admirables fleurs que le soleil ou elles ont grandi s'assimile tellement qu'elles ne peuvent se transplanter ailleurs. Il n'accusait pas Berthe, il s'accusait lui-même. Le colonel Maurice le lui avait bien dit. Il n'était pas fait pour se marier. Pourquoi s'était-il marié alors? Parce qu'il aimait Berthe, et plus encore parce qu'il s'était senti aimé d'elle. Il aurait dû avoir, au début de sa liaison, le courage de partir pour ne plus revenir.

Les deux compagnons asiatiques dont nous avons parlé à plusieurs reprises, sont partis dimanche matin d'Anvers pour Londres par le steamer *Manila*. Ils reprendront probablement la mer dans l'un ou l'autre port de la Grande-Bretagne pour regagner l'Inde, après leur pèlerinage au dieu Vishnou, si inopinément interrompu.

Fasse, dit le *Précurseur*, que Brahma leur accorde un retour propice afin qu'à leur rentrée dans la mère-patrie, ils puissent y raconter en long et en large comment ils ont trouvé les continents européens en général et la cité de l'Est en particulier.

M. Henry Levy, élève de l'université de Bruxelles, vient de subir le dernier examen de docteur en droit avec la plus grande distinction.

Bulletin de la bourse de Bruxelles.

Les cours ne varient pas sensiblement à la bourse de ce jour. L'emprunt nouveau se traite de 88-80 à 88-75, et l'ancien 86-20.

Les Métaux sont fermés à 61.

Les actions de la Compagnie des Chemins de fer de l'Etat sont en hausse. Les obligations de chemins de fer ne sont pas moins recherchées. Les Centres à 277-30, les Chemins de fer à 254; les actions d'Anvers-Bruxelles en hausse de 40 francs font 592-50 pour les nouvelles et 582-50 pour les anciennes.

Les changes sont fermés. Le Londres à 25-45; l'Amérique à 240-50; le Paris un peu plus voulu se négocie à 3/4 p. c. de perte.

Communications et avis divers.

La MESSAGERIE EXPRESS, 92, rue du Midi, à Bruxelles, — 14, rue Mazagan, à Paris, — se charge du transport des échantillons, notes, valeurs, espèces, papiers d'affaires et colis de toute nature en grande et petite vitesse. — Déballage et emballage. — Commission. — Consignation. — Agence en douane.

— Véritables alpagas anglais, Marché-au-Bois, 8.

Arts, sciences et littérature.

THÉÂTRE DES GALERIES SAINT-HUBERT. — La *Timbale d'argent*, opéra-bouffe en trois actes, de M. Léon Vasseur.

La *Timbale d'argent* a été presque dénoncée comme un signe des temps, et elle a l'honneur d'avoir excité la joie des uns et l'indignation des autres. Paris, disaient les austères, n'a rien appris et n'a rien oublié, puisqu'il applaudit avec transport la *Timbale d'argent*. La corruption reste la même et le sabre moralisateur de la Prusse n'a pas assez opéré dans les plaies profondes. La France n'a pas gardé l'empire, mais elle a gardé les cynismes de l'empire. Elle est condamnée pour jamais à la littérature perversité et à l'épéologie du plaisir.

Vous voyez le thème, et vous entendez les variations. Nous qui n'aimons pas ces ponts-neufs, tout faits, nous demandons à ne pas mêler nos lamentations à ces plaintes banales. Le plaisir de la chose, c'est que les fidèles de la *Belle Hélène* et même du *Petit Faust* sont les adversaires violents de la *Timbale d'argent*. Ce sont les adorateurs constants de l'opérette qui sont blessés aujourd'hui dans leur culte, dans leur culte de l'art, dans leur respect de ce qui est élevé et grave.

Ces hommes gens-là sont au fond pleins d'innocence, et leurs révoltes valent leurs admirations. Probablement, ils reconnaissent une forme classique de l'opérette, de laquelle il est coupable de s'écarter. Dégager ces parodies qui ne changent jamais et les charges qui recommencent toujours, ne peut-on pas de cette recette obstinée : faire parler les deux comme des portiers, et les portiers comme des héros, tout cela, c'est violer les règles, et sortir des sentiers battus. La *Timbale d'argent* n'est pas coulé dans le même moule que les produits fameux du maître Offenbach. Donc, elle est inconvenante, inepte et ennuyeuse.

Nous prendrons la liberté grande, s'il vous plaît, de tenir compte à la *Timbale d'argent* de sa simplicité hardie. La pièce est mine, et cherche le petit effet de gaillarderie. Mais elle le cherche franchement, avec une gaillarderie naïve. Peu d'invention, et peu d'esprit véritable dans ces trois actes joyeux. Mais nous sommes débarrassés enfin de ce procédé fatigant de parodie qui ne finissait dans le dialogue que pour recommencer dans la musique. Nous sommes reconnaissants aux auteurs de la *Timbale d'argent* surtout de ce qu'ils n'ont pas fait. Ils nous ont épargné tous ces vieux clichés de la fantaisie immuable, le langage trivial pour les personnages illustres et pompeux pour les personnages vulgaires. Le musicien ne nous a servi aucune de ces charges faibles du grand opéra, dont on nous a tant persécutés. Nous mettons à l'actif de M. Noriac, Jaime et Vasseur cette discrétion bienfaisante.

La *Timbale d'argent* ne recommande pas cette éternelle convention de l'opérette fleurissante et tourmentée. Elle dit sa petite chanson gaillardie avec simplicité. Elle a un sujet sérieux qu'elle traite en tout abandon. Le mariage de M. Muller et de M^{lle} Molda sera-t-il réellement consommé, et les

Il ne l'avait pas eu. Les avertissements et, pour ainsi dire, les pressentiments ne lui avaient pas manqué. Il ne les avait point écoutés, ou il avait été trop tard pour qu'il les écoutât. Ah! certes, il n'avait qu'une âme pusillanime et faible. Peut-être, s'il faisait acte d'autorité, s'il emmenait Berthe avec lui, si là-bas, au loin, il l'enfermait de soin et d'amour, se prendrait-elle à cette existence inconnue et nouvelle. Non, il se contentait la tête et n'y croyait pas. Elle se ferait sans doute sa compagne obéissante, elle lui cacherait les larmes qu'elle répandait, mais il ne triompherait pas de cette obstination douce et sans reproche qu'elle opposerait à ses efforts. Découragement plus grand, il ne se sentait plus de force à lutter ainsi.

Il s'était assis, le front dans ses mains, le regard fixe. Il voyait devant lui l'eau couler : elle faisait un petit bruit en se heurtant à la berge ou en filtrant au travers des roseaux. Le soleil pâle déclinait à l'horizon. C'était le soir qui venait. Il se rappela qu'une onx fois déjà il avait en ces heures de désillusion et d'abattement, et qu'il en était sorti pour entrer dans la voie que sa conscience lui montrait comme celle du renoncement et du devoir. Il éprouvait en même temps comme un contentement amer de pousser l'abnégation jusqu'au bout et d'avoir au moins la légation persistante et loyale de cette situation fautive qu'il s'était créée. Il se releva, résolu, qu'il lui arrivât, à s'immoler au bonheur

et à la sécurité de Berthe. En retournant à pas lents à sa demeure, il avait le vague espoir qu'il succéderait aux crises violentes, il songeait continuellement à ce que l'avenir lui réservait de combats et de souffrance, et aussi à la joie et à la reconnaissance de sa femme.

Elle était sur une chaise longue, près de la fenêtre, regardant la campagne et s'inquiétant de l'absence de Richard. Il la baigna au front et lui dit doucement : — Je resterais désormais près de toi.

Tu as donné ta démission? fit-elle en se soulevant par un soubresaut de plaisir et de crainte.

— Je vais la donner. — Il prononça ces mots d'un ton positif, mais sans chaleur. Son visage était impassible, son œil tranquille, sa voix ne trahissait point d'émotion; c'était un fait qu'il énonçait.

Berthe ne dit plus rien, elle se laissa retomber sur ses coussins, et garda seulement la main de son mari entre les siennes. Cette main ne tremblait pas, elle était inerte. La jeune femme fut prise d'un frisson. — Ah! murmura-t-elle si bas que Richard ne l'entendit point, que ne puis-je l'aimer comme il voudrait être aimé! Je ne suis pas libre, et je ne peux pas.

HENRI RIVIÈRE.

(Revue des Deux-Mondes.)

(La suite à demain.)

Ayuntamiento de Madrid

18

18

